

LE(S) FIL(S) D'UNE SAGA D'ESSAIS INFINIS : CLAIRE LEJEUNE, PHILOSOPHE TISSERANDE

CECILIA FERNÁNDEZ SANTOMÉ
UNIVERSIDAD DE SANTIAGO DE COMPOSTELA

cfsantome@hotmail.com

Article received on 29th January, 2010.

Accepted on 30th June, 2010.

RESUMÉ

L'esthétique et la thématique des œuvres de Claire Lejeune créent l'effet d'une écriture de grande complexité, cryptique et fascinante. L'écrivaine a produit un discours philosophique et poétique très solide où les textes s'entremêlent et se construisent les uns à partir des autres. La technique du patchwork est menée chez elle jusqu'à son paroxysme, produisant une longue série d'essais qui miment dans son structure interne la cadence du travail artisanal, toujours en cours de révision. C'est ainsi que Lejeune est devenue une espèce de Pénélope postmoderne ou, plutôt, une nouvelle Arachné qui, défiante, cherche à subvertir les solides fondements de l'écriture essayistique occidentale par le tissage d'une formule *sui generis*.

MOTS CLÉ

Arachné, lien, essai, patchwork, subversion.

THE DESCENDANTS OF AN ENDLESS ESSAYISTIQUE SAGA: CLAIRE LEJEUNE, A WEAVING PHILOSOPHER

ABSTRACT

Claire Lejeune's works are extremely complex both in aesthetic and thematic. Her style is ambiguous and fascinating, producing an ensemble of books that are intimately related by a common philosophical and poetic discourse. The writer has used the narrative technique of patchwork to explore the limits of the texts and she has produced an enormous saga of essays. They create the illusion of an artisan work always revised and continually reformed. Lejeune has become a kind of post-modern Penelope or a new Arachne who tries to subvert the solid statements of the occidental canon of literary essay. By changing this genre, she has produced a *sui generis* style.

KEYWORDS

Arachne, link, essay, patchwork, subversion

Claire Lejeune (1926- 2008) est l'une des écrivaines les plus importantes et les plus méconnues du panorama littéraire belge actuel. *Âge poétique, âge politique* (1987), *Le livre de la sœur* (1993), *Le livre de la mère* (1998) ou *La lettre d'amour* (2006), ont marqué non seulement le parcours professionnel de cette auteure, mais aussi l'évolution du champ philosophique et essayistique francophone. En fait, s'il y a un genre représentatif de l'écriture de Lejeune c'est la dissertation, qu'elle a menée jusqu'à son paroxysme dans le seul but de transposer sur le plan textuel son désir d'expérimentation. Cette intellectuelle féministe a trouvé dans le moule de l'essai un cadre idéal pour le développement de ses thèses poét(h)iques. Son engagement civique s'est filé entre les lignes de ses œuvres, où les abstractions théoriques et la métaphysique dominent.

De même que chez la pionnière Simone de Beauvoir, les écrits de Lejeune parlent de la femme et de l'homme, des sociétés contemporaines occidentales et des rapports des sexes. Pourtant –et à l'opposé de *Le deuxième sexe* (1949)-, l'auteure belge ne s'est pas pliée au façonnement de textes essayistiques suivant la norme générique la plus conventionnelle. Le chemin inauguré par Michel de Montaigne et ses célèbres *Essais* (1580) est caractérisé par une

certaine rigidité formelle (bien que de plus en plus estompée au profit de l'expérimentation stylistique contemporaine). L'étiquette de *genre lié à l'expression d'un contenu sérieux* a fait de l'essai le domaine par excellence de la raison et du raisonnement logique, ordonné et accompli. Comme s'il s'agissait d'une structure tryptique, le texte dissertatif traditionnel est censé présenter une brève introduction qui dresse le cadre d'étude, un développement du sujet traité et une conclusion qui ferme la polémique entamée.

Si De Beauvoir s'est insérée dans cette ligne d'écriture plus puriste, Claire Lejeune a proposé une alternative également valable. La linéarité classique dans la progression des idées est pour elle un vestige du canon littéraire conservateur, associé à la prééminence historique des agents masculins dans le domaine intellectuel occidental. Contre les formes qui ont historiquement abrité les discours scientifiques ou pseudo-scientifiques des hommes de lettres, Lejeune propose une interprétation de l'essai fait d'éclats et de circonvolutions de la matière narrative.

Ses « essais poétiques » mélangent philosophie et poésie, lyrisme et réflexion. La métaphore y est à l'œuvre pour produire une série de textes exotiques, d'une richesse linguistique remarquable. « Dans ce genre d'essais, ce serait la forme poétique qui dominerait, voire s'approprierait le discours du savoir » (Paquin 1995 : 94). Elle transforme l'ordinaire en extraordinaire, jouant le rôle de démiurge d'un nouvel ordre littéraire. Elle fait de la mythologie son support artistique ordinaire et des faits ordinaires, un acte sublimé. Ces jeux de transformisme concernent non seulement le plan formel et stylistique, mais aussi thématique. Le discours de Lejeune est le résultat de la convergence de motifs philosophiques de différente nature et de la révision de théories païennes et religieuses. Pour gérer toute cette diversité, Lejeune agit en maîtresse qui tire des fils d'une écriture qui s'effiloche en plusieurs directions. « Le dire poétique de Claire Lejeune [...] profère et profane à la fois » (Quaghebeur 2000 : 210- 211).

Bien que le sujet privilégié de l'écriture de Lejeune reste toujours l'analyse de la/la condition féminine, l'évolution des réflexions se prolonge en plusieurs sens. Elle tire de multiples fils qui se superposent et qui se complètent comme s'il s'agissait de retailles collés. De là découle cette perception de ses textes foncièrement fragmentaire. Elle est une espèce d'artisan de la parole écrite. Et comme dans tout artisanat, l'esthétique de ses œuvres est variable, inégale, changeante et multiforme.

La régression et la progression y sont à l'œuvre, dans un système d'écriture quelque peu contradictoire où le retour en arrière l'emporte sans que cela implique le triomphe de l'involution dans la réflexion. Loin de cela, il y a un progrès constant par la sublimation de la formule régressive. Les réflexions ne sont plus linéaires chez elle. Les idées sont disposées de façon désordonnée, sans respecter une logique évolutive apparente. Le flux de la pensée est entrecoupé et il donne lieu à une succession de fragments de différente longueur. Mais où commence-t-il ce travail de brassage, de sublimation et de démythification? Pour mieux cerner la réponse à cette question, il faut d'abord plonger dans la biographie de l'auteure belge.

La venue à l'écriture de Claire Lejeune a été un long processus d'épiphanie où elle a été bouleversée par la force de sa propre vocation littéraire, qui l'a poussée à chercher une issue valable pour l'expression de son *moi*. « La mort quotidienne, l'engourdissement physique et symbolique, a marqué la première partie d'une vie faite de servitude acquiescée, de renoncement à soi, de manque à se vivre et à se jouir » (Quaghebeur 1980 : 12). Frustrée par la platitude de sa vie quotidienne de femme au foyer, elle a trouvé dans la poésie d'abord une voie de dépaysement, de détente, de libération. Elle a commencé à mettre en mots ses sentiments, ses attentes, ses rêves et ses peurs. Elle a enfin donné libre cours à la systématisation de sa pensée, une pensée non logique, chaotique et désordonnée, faite de l'urgence propre de celle qui n'a que quelques instants de déteinte au cours de la journée.

[...] On pourrait se hasarder à dire que les livres de femmes devraient être lus courts, plus concentrés que ceux des hommes, et concis de telle sorte qu'ils ne demanderaient pas de longues heures de travail appliqué et ininterrompu, car il y

aura toujours des interruptions. (Woolf 1992 : 116)

Une nouvelle Claire est (re)née le 9 janvier 1960 à 11h, lorsqu'elle vit une « fulgurante expérience de présence à soi » qui la propulse dans l'écriture » (Renouprez 2005 : 18). Claire Lejeune femme a laissé sa place à Claire Lejeune écrivaine. Pile et face de la même monnaie, les deux natures de la femme, jusque-là non connexes, se sont enfin retrouvées. Et cette transformation, cette métamorphose, n'a pas été opérée par un agent externe –tel un dieu tout-puissant régissant le destin des êtres humains-, mais par l'écrivaine elle-même. Elle a usurpé le rôle de Zeus et d'Athénée, d'Héra ou de Neptune –ces divinités chargées de la punition ou de la récompense des mortels- pour devenir à son tour une déesse moderne, productrice de sens à travers la pratique de l'écriture. « Quelqu'un s'étire sous ma peau » (Lejeune 1963 : 22), dit-elle, et ce n'a pas été le résultat d'une métempsychose ou d'un processus fantastique d'aliénation, mais de l'assomption de sa féminité.

Son avènement à sa nature tierce, ni femme ni écrivaine, mais femme écrivaine n'a pas découlé d'une malédiction ou d'un châtiment d'ordre mythique (comme chez Arachné, Persée, etc.), mais de la réussite de la conscience du soi. C'est le dernier stade d'une espèce de processus de soudage des dualismes internes qui l'affectaient. La fragmentation identitaire qui jusque-là avait condamné Lejeune à une scission frustrante s'est enfin résolue en une configuration personnelle accomplie mais kaléidoscopique qui incorpore sur un même plan toutes les facettes de son intimité. Au lieu de projeter son angoisse identitaire vers l'extérieur, cherchant la légitimation par l'acceptation de l'autrui (il est important de rappeler l'importance du regard de l'autre pour une configuration socialement admise de la personnalité), elle est tournée vers elle-même, s'analysant, se reconnaissant. Elle n'a plus besoin d'un miroir lacanien pour façonner son image, qui est fragmentale, picassienne, plurielle.

Réadaptant l'un des clichés les plus répandus dans l'imaginaire occidental, celui de la femme au foyer qui tricote, elle s'est érigée en Parque de son propre destin. Ses essais incluent des références à des aspects biographiques, comme s'ils étaient chargés de faire le bilan de toute une vie d'absence à soi pour mieux se connaître et se reconnaître. Le caractère analytique de cette écriture essayistique évoque l'action des Moires gréco-latines, qui géraient le parcours vital des mortels par l'intervention dans les trois instants principaux de l'existence humaine, à savoir la naissance, le mariage et la mort. « Il faut, pour échapper à cette logique de mort, s'inventer un « autre » imaginaire afin de fusionner avec lui [...] » (Gradev 2004 : 78). Lejeune a ainsi coupé le cordon ombilical qui la reliait à son antérieure nature. Son autographie semble être un exercice de régression thérapeutique, en tant qu'« écriture diagnostique » (Lejeune 1993 : 13). Elle a repris son passé pour essayer d'en tirer les fils qui allaient la projeter vers son avenir.

Ce rôle presque surnaturel dont l'auteure s'est emparée a laissé des traces non seulement sur le plan du contenu, mais aussi sur celui des formes. Ses textes sont le résultat de l'intersection infinie de fragments et de motifs narratifs qui s'entremêlent et qui entament des rapports de réciprocité et de feed-back. « Le fil rouge du récit de la naissance de [sa] pensée court à travers le dédale noir et blanc de [ses] livres, souvent à mots couverts, parfois dénudé lorsque s'y produit un court-circuit » (Lejeune 1998 : 42). Et ce fil rouge lui a servi pour tisser une longue lignée d'œuvres liées par un même soubassement philosophique et éthique autour de la critique de la raison patriarcale et de l'ordre phallogratique (selon la terminologie derridienne) en Occident. La littérature est devenue pour Lejeune le métier à tisser et elle y a représenté des histoires mythiques révisées et actualisées. Celles-ci lui ont servi de support allégorique pour rendre plus frappant le message de son écriture : la nécessité d'une formule mitoyenne qui dépasse les limites de la sexualité extrême de nos sociétés. Lilith, Ève, Ariane et Arachné traversent les pages de ses textes, ce qui montre la grande productivité de l'exploration des mythes chez Lejeune. « [Le discours] remonte sur les lieux d'une écriture qui module une expérience personnelle fondatrice, la confronte à la culture et à ses mythes, la simplifie et la conceptualise de façon à la rendre universelle » (Renouprez 2003 : 201)

Comme s'il s'agissait d'un énorme tapis ancien, l'écrivaine évoque des récits pas toujours connus et des figures légendaires très souvent représentatives d'un ordre mondial caduc. « Le lien entre « texte » et « tissu » [...] est renforcé par la présence des mots « filature », « détricotage » et « soi[e] ». Tricoter, activité féminine inoffensive, prend ici des allures subversives » (Bouwer 1997 : 97). Sa vision de la Genèse et de la chute de l'homme n'est qu'un exemple de ces tableaux littéraires qu'elle a dépeints en tirant des fils de notre tradition culturelle.

Dans le récit biblique de la genèse, il y a deux arbres du milieu dont le lien mystérieux délivre le secret de la naissance de la pensée dès qu'il s'élucide. Et Dieu donna un précepte à l'homme, disant : De tous les fruits du jardin tu peux manger, mais de l'arbre de la science du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car du jour où tu en mangeras tu mourras. Manger de ce fruit-là, c'est devenir capable de distinction, de savoir divisionnaire : désobéissance qui nous valut la chute dans le temps de l'Histoire. (Lejeune 1993 : 42)

À l'image d'Archné, son travail littéraire tourne autour de la défaite des dieux, de tous ces grands popes de l'Occident qui ont contribué à l'exclusion du domaine public des femmes. Si la jeune fille mythique constitue une espèce de Prométhée au féminin qui met en question l'ordre établi par l'élite des dieux olympiques, Claire Lejeune incarne la rupture du *statu quo* phallocratique dans le domaine de culture occidentale contemporaine. Archné a initié la mise en question des valeurs dominantes, instaurant un espace de dialogue interrompu par le châtement répressif. De son côté, l'écrivaine belge rêve d'un espace de débat –réel, non mythologique– dans lequel la femme puisse donner libre cours à sa parole légitimée, autonome, non censurée. Pour triompher là où la pauvre Archné échoua, Lejeune tisse une fine toile d'araignée qui protège son intéressant regard sur le monde.

Chez elle, Dieu, Adam et Platon sont en tête d'une cosmogonie vraiment particulière où les divinités et les hommes sont réunis pour participer au procès contre le patriarcat. L'imaginaire ancien lui a servi d'inspiration et de point de repère à partir duquel ériger son discours révolutionnaire. Suivant l'exemple de Nietzsche et de sa théorie du nihilisme déicide, Claire Lejeune accuse Dieu et l'Église de l'institutionnalisation de la dialectique du maître et de l'esclave que la femme a subie depuis la nuit des temps. Dieu est la parole incarnée et le *logos*, l'exercice du *verbum* public, a traditionnellement été accordé à l'homme presque en exclusivité¹ (à l'exception de quelques femmes pionnières comme Christine de Pisan ou Isabelle de Charrière qui, surtout grâce au mécénat d'un parent, ont réussi à percer l'hermétisme des milieux intellectuels). Chez Lejeune, ce principe est démolé en faveur de l'ouverture de son discours à d'autres formules expressives, à d'autres théories et des sources de pensée étrangères à elle. « *La muerte de Dios constituye también la condición de posibilidad [...] de que florezca y brille el factor diferenciador de la pluralidad que disipa las brumas de la presunta unidad [...]* » (López Castellón 1998: 24) et l'écriture de Lejeune en profite. Elle a produit une série de textes qui font de l'éclecticisme leur loi.

En fait, le tapis qu'est l'ensemble de ses essais revêt la teinture d'une *commune présence* faite en même temps de convergence et de divergence. De *L'Atelier* (1978) à *La lettre d'amour* (2006), les textes de Lejeune se caractérisent par une élaboration calculée selon les règles de la mosaïque et du collage. Dès ses premières œuvres, elle a fondé un système autoréférentiel où le livre renvoie à son antécédent et annonce sa postériorité. Cela à travers des citations abondantes (reprenant même des pages entières), des allusions souvent voilées et l'exploration des valeurs d'une intertextualité endogène, qui se nourrit surtout des ouvrages de l'auteure. Dans un travail constant de type métalittéraire, où les textes expliquent leurs

¹ La suprématie historique de Logos sur Éros en Occident a été théorisée par Herbert Marcuse (1963), expliquée par Fraisse (1996 :88).

propres origines et annoncent leurs suites, Claire Lejeune réutilise des phrases faisant partie d'aphorismes pas spécialement remarquables d'une œuvre pour nommer d'autres ouvrages. *Le livre de la sœur* (1993) est aussi *Âge poétique, âge politique* (1987), de même que *Le livre de la mère* (1998) est *La lettre d'amour* (2006). Et cela à cause du transvasement constant de matière narrative entre eux. Voilà quelques exemples de ces traces d'œuvres parsemées dans d'autres œuvres :

1. La lettre d'amour est le royaume dont la vérité est l'infante ; où nul chemin n'est interdit que pour être auguré par elle, où l'impossible n'existe que là où elle n'a pas encore mis le pied. (Lejeune 1984 : 74) [Je souligne]
2. Où vivre / écrire sa passion d'Elle. (Lejeune 2006 : 25) [Je souligne]
3. Ariane et Don Juan découvrent l'un par l'autre que la plus radieuse jouissance de l'amour s'éprouve dans l'enfantement de son verbe. (Lejeune 2006 : 89) [Je souligne]

Les œuvres ont la mémoire les unes des autres. Lejeune s'est efforcée de « [...] tisser entre eux le réseau de mémoire où la lecture ait lieu de voyager, de découvrir par elle-même et pour elle-même ce qui se trame secrètement entre [ses] livres » (Lejeune 1998 : 16). Cela répond à la pensée que : « le livre constitue alors « l'arche » permettant non point tant d'arriver à quelque chose, « que s'arriver à soi-même » (Labat 1990 : 1104) et, j'ajoute, d'arriver à tous ces autres livres qui constituent la production littéraire de Lejeune. Cette perméabilité récursive entre les textes crée l'effet d'une énorme saga textuelle. « C'est de la continuité des extrêmes -de la croisée du haut, du bas, de la gauche et de la droite- que se secrète le fil de mon écriture », dit Lejeune (1993 : 14). Chacun de ces extrêmes est relié par ce fil imagé qui est aussi le responsable de ces autres « fils » homophones que sont les œuvres en tant qu'objets originaux issus de la volonté de l'auteure- mère.

Mais, au lieu de se cantonner dans la tour d'ivoire autarchique de cette écriture plutôt autoréférentielle, Claire Lejeune a tissé des liens exocentriques qui actualisent les rapports entre ses textes et le *flux constant d'œuvres* qu'est la littérature (en termes de Claudio Guillén). Du dedans au dehors, ses essais façonnent une esthétique spiralisante qui s'ouvre vers un vaste éventail de textes appartenant à la tradition philosophique et poétique occidentale. Lejeune les incorpore au moyen de nouvelles citations, ce qui produit une espèce d'interaction virtuelle avec des intellectuels plus ou moins contemporains comme René Char ou Jacques Lacan ou anciens (tel est le cas de Platon ou Héraclite). Voilà un exemple de ce dialogisme au plus pur style bakhtinien :

Voilà, repris-je, ce que je voulais dire, en revenant à la poésie, pour me justifier d'avoir précédemment banni de notre république un art aussi frivole : la raison nous en faisait un devoir. [...] PLATON

L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action ; elle *sera en avant*. Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme –jusqu'ici abominable–, lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! [...] RIMBAUD (Lejeune, 1987 : 13- 14)

En fait, l'œuvre est pour Lejeune une entité vivante, accomplie et presque indépendante, avec laquelle elle entame un dialogue complexe. Le blanc de la feuille encore à écrire l'interpelle et réclame sa collaboration pour essayer de faire sens du vide. Voilà comment elle humanise le concept d'œuvre littéraire :

Je la soupçonne [l'écriture du jour] de vouloir se les incorporer [des vers anciens] eux aussi, les repenser, les ruminer, les digérer, s'en faire de la lumière

infinite, de la puissance. Sans cesse se réenfantant. Elle ne pense qu'à ça ! (Lejeune 1998 : 13)

Et le rapport qu'elle entretient avec les livres est semblable à celui d'un Victor Frankenstein, qui après avoir fait des expériences sur le corps (dans ce cas, le corps textuel), risque d'être dévoré par sa création. C'est alors qu'elle exclame « si je sors vivante du livre de la mère [...] » (Lejeune 1998 : 15), tout un coup de théâtre. Le processus de rédaction la situe face à l'accouchement imagé d'un produit culturel qui, une fois venu au monde, est en quelque sorte étranger à sa mère. Il phagocyte la pensée de l'écrivaine qui, pour sortir de cette dynamique, cherche une issue rassurante dans l'œuvre suivante. Ayant en quelque sorte délaissé ses enfants charnels et sa vie domestique, Claire Lejeune est devenue une espèce de Lily Briscoe woolfienne, consacrée entièrement à l'art et au travail intellectuel. Le fil de sa théorie éthique lui sert à dénouer sa langue engourdie et à créer des liens de parenté littéraire qui substituent souvent la force des rapports physiques qui sont devenus pour elle une contrainte. Compte tenu que pour Hélène Cixous² la mère est censée « fournir non seulement du lait, mais aussi des lais » aux enfants, Claire Lejeune a élaboré une nouvelle cosmogonie fantastique qui illustre la naissance d'une nouvelle ère, l'âge de l'*intersexion* (néologisme de l'écrivaine), afin d'alimenter un imaginaire social alternatif.

Elle révisé le principe de sexuation pour conclure qu'il est fondé sur des artifices d'origine culturelle, transmis et perpétués par la pédagogie de l'idéologie dominante. C'est pour cela qu'elle cherche, à l'aide de sa plume-fuseau, à défaire le labyrinthe du patriarcat –qui exclue les formules de la diversité– pour parvenir aux origines lointaines de la nature humaine indivisée. Elle tricote à l'inverse le fil de l'histoire et elle explore l'instant où, tachés par le châtement divin, l'homme et la femme se sont tournés chacun de son côté pour rompre les liens fraternels qui les unissaient et dont Adam et Lilith ont été les derniers témoins.

Lejeune élabore une formule *sui generis* qui ferme le cercle du patriarcat. Son évolution repose sur la nécessaire involution des radicalismes. Elle s'attaque contre la linéarité homogénéisatrice des faits historiques, disposés sur un axe progressif, pour réclamer la révolution de la mémoire d'Occident. « Les fragments ne cessent de revenir sur leurs pas, d'opérer un régrès sur leur origine, comme si la pensée se réenfantait d'un continuel retour sur ses propres traces » (Renouprez 1999 : 419). Lejeune rompt avec une conception de l'historicisme comme cumulation d'événements suivant une logique causale. Pour elle, le cercle incarne à la perfection la nécessaire révision du patron social dominant, certainement ankylosé. « Entre le retour à un cosmisme assuré et le maintien d'un pathétisme historique auquel nous ne tenons pas non plus tellement que ça, encore qu'il ait toute sa fonction, il y a un biais, une voie de passage », dit Lacan (2004 : 49). Et c'est ce chemin alternatif que Lejeune a dessiné au moyen de la récupération d'un certain panthéisme de souche présocratique. Le retour aux *origynes* (encore un néologisme de l'écrivaine), à la vraie nature humaine, est à la base de sa conceptualisation philosophique. Au-delà des dialectiques sociales, la reconnaissance aux figures de l'altérité et « [...] l'attraction entre ces contraires distincts mais inséparables qui fournit la cheville entre les deux implications » (Lilar 1963 : 163- 164) sont les piliers fondamentaux pour l'avènement de l'ordre de la conciliation : la fratrie.

En fait, elle réclame le rôle d'une espèce de Caronte moderne qui « [...] conduira la barque qui doit franchir le détroit entre un patriarcat intellectuel autoritaire et un matriarcat affectif non moins abusif » (Lejeune 1993 : 109). De la mort symbolique du père misogyne et de la suppression de la mère acquiesçant, Lejeune tire la nécessité d'un nouvel système de parenté non intervenu par le manque et la frustration freudiens. Au-delà des complexes qui dominent l'inconscient et qui poussent l'enfant soit au matricide (celui d'Électre), soit au parricide (celui d'Œdipe), elle propose la mise en valeur de la sororité. Les enfants de la cité patriarcale sont d'après elle chargés de sa démolition et d'ériger à sa place une chambre à eux

²Dans une conférence prononcée le 5 décembre 2008 lors du Colloque GYPSY VIII, à l'Université Paris-Descartes.

(jouant sur le titre de l'essai de Virginia Woolf, *A room of one's own*) où le frère et la sœur partagent un espace commun.

Lejeune se sert du mythe du Labyrinthe du Minotaure pour modeler une allégorie de la fratrie. Chez elle, Ariane et Thésée constituent les exemples les plus parfaits de cette civilisation avancée qu'elle prône. De la main de sa bien-aimée, le jeune homme a réussi à s'en sortir de cette multiplicité de chemins entrecroisés au cœur desquels attendait le monstre. La jeune fille mythologique fonctionne chez Lejeune comme son alter ego littéraire. « L'infatigable Ariane a conduit Claire à cette charnière occulte de la préhistoire et de l'histoire où gisent les ossements de Lilith, ceux d'Antigone et de la Pythie » (Lejeune 1998 : 42). Ariane-Claire est une espèce de médiatrice entre la matrice et la fratrie, « [...] entre ces deux morales, toutes deux déterminées par le principe d'exclusion [...] » (Lejeune 1993 : 108).

À l'image d'Ariane, Claire Lejeune théorise l'instant à venir où la fille réussit à supprimer la volonté fratricide (les deux luttant pour obtenir l'amour des parents). « Contre le père qui me condamnait au nom de la raison, j'épouserai le destin du fils », dit-elle (1994 : 150). Un fils qui est non seulement le frère encore non profané par les idées reçues de la phallocratie, mais qui incarne aussi tous ces fils qui guident l'homme vers l'issue du labyrinthe de la raison patriarcale. Au bout de cette longue épreuve cathartique, le fil d'Ariane mène Thésée vers la lumière de la nouvelle raison.

Cette référence légendaire est concurrencée par l'exploration d'un autre sujet ancien. Comme s'il s'agissait d'une particulière interprétation du « Mythe de la Caverne » de Platon, Claire Lejeune égale le patriarcat à une grotte obscure qui perturbe la perception de ceux qui y habitent et qui ne perçoivent que les ombres lointaines de la vraie réalité. Pour y parvenir, il faut échapper à la logique cartésienne, contraignante et constrictive. Le désir de catégorisation et de systématisation doit céder sa place à l'altérité, à la récupération du principe « Je est un autre », énoncé par Rimbaud. Au lieu de la Caverne des Idées, Lejeune évoque « [...] la jouissance du lieu maternel *in utero*, l'accord de soi à soi dans l'indivision qui comble la nostalgie de la consubstantialité de soi et de l'autre » (Renouprez 2005 : 237).

La philosophie et la métaphysique se sont enfin détournées vers la femme, vers sa nature longtemps dénigrée, pour en faire l'un des piliers de la Cité de l'androgynie. Celui-ci contribue à résoudre la polarisation des sexes et à les réunir dans un terrain mitoyen où l'exclusion n'est plus à l'œuvre. C'est le résultat de la sublimation des concepts de fratrie et de sororité. Sans proposer une théorie reposant sur les fondements biologiques de la sexuation, Lejeune réclame le nécessaire partage de la sagesse pour trouver un espace de convergence et d'entente. Son hermaphrodite synthétise cette nouvelle humanité issue de la bataille finale entre la raison patriarcale et matriarcale.

Ariane et Thésée ne sont donc que les deux faces de la monnaie de l'androgynie, les fils du Père et de la Mère en éternelle concurrence. À Claire Lejeune de les guider en dehors du champ de bataille. La complexité d'une telle tâche exige un effort explicatif supplémentaire. C'est pour cela que Claire Lejeune a consacré toute une saga essayistique à la prophétie de la fratrie. Tissant une théorie qui est actualisée en cours de route, l'écrivaine devient une espèce d'Arachné postmoderne. Tout comme cette figure mythique, l'auteure belge est défiante et confiante. Défiant les conventions et faisant confiance à l'entente possible entre les êtres humains, un nouvel humanisme se devine dans ses essais. Sans l'égide divine, le tragique est enlevé, résolvant la tension entre le divin et le profane, entre le sublime et le corporel, entre la chair et l'esprit. Il ne reste que l'être humain, homme ou femme. Et Claire Lejeune a mené jusqu'à son paroxysme les clichés affectant la créativité féminine pour produire une poét(h)ique extrêmement originale: la « pensée tricoteuse » (Lejeune 1993 : 10), toujours au service de cette humanité naissante.

BIBLIOGRAPHIE

- Bouwer, Karen (1997). « Avoir lieu: Claire Lejeune et l'utopie », in : Cauville, Joëlle et Metka Župancic (coord.). *Réécriture des mythes: l'utopie au féminin*. Amsterdam : Rodopi : 95- 104.
- Fraisse, Geneviève (1996). *La différence des sexes*. Paris : P.U.F.
- Gradev, Vladimir (2004). « À quoi sert le retour à l'Esquisse ? », in : Plon, Michel et H. Rey-Flaud (dir.). *La pulsion de mort entre psychanalyse et philosophie*. Ramonville Saint-Ange: Éditions Érès.
- Labat, Joseph (1990). J. « Âge poétique, âge politique by Claire Lejeune », *The French Review*. Vol. 63. N° 6. (Mai, 1990) : 1104- 1105.
- Lacan, Jacques (2004). *Le séminaire. Livre X. L'angoisse*. Paris: Seuil.
- Lejeune, Claire (1963). *La gangue et le feu*. Bruxelles : Phantomas.
- (1984). *L'œil de la lettre*. Bruxelles : Le Cormier.
- (1993). *Le livre de la sœur*. Bruxelles : Éditions Labor.
- (1998). *Le livre de la mère*. Avin / Hannut : Éditions Luce Wilquin.
- (2006). *La lettre d'amour*. Avin / Hannut: Éditions Luce Wilquin.
- Lilar, Suzanne (1963). *Le couple*. Paris : Grasset.
- López Castellón, Enrique (1998). « Prólogo. El mensaje de Nietzsche- Zaratustra » in Nietzsche, Friedrich. *Así habló Zaratustra. Un libro para todos y para nadie*. Trad. par F.J. Carretero Moreno. Madrid: EDIMAT Libros: 9-41.
- Paquin, Jacques (1995). « Pensée et expression poétique dans les essais de Claire Lejeune », *Études littéraires*, Vol. 28, N° 1 : 93-102.
- Quaghebeur, Marc (1980). « Claire Lejeune ou la mort à l'œuvre », *Courrier du Centre International d'Études Poétiques*, N° 135- 136, « Autour de Claire Lejeune », Janvier-mars 1980.
- (2000). « De l'ambiguïté à l'ouvert ? Soixante ans de littérature belge (1940- 1999) », in : Berg, Christian et Pierre Halen (dir.). *Littératures belges de langue française (1830-2000). Histoire et perspectives*. Bruxelles : Le Cri édition : 175- 269.
- Renouprez, Martine (1999). « Reseña de *Le livre de la mère* de Claire Lejeune », *Francofonía*, N° 8 : 419- 424.
- (2005). *Claire Lejeune. La poésie est en avant*. Bruxelles: Éditions Luce Wilquin.
- Woolf, Virginia (1992). *Une chambre à soi*. Trad. par C. Malraux. Paris : Denoël.